

la pénitence d'Adam 40 jours au Jourdain (p. 316) nous paraît bien le cadre préfabriqué des tentations de Jésus dans les synoptiques. Ne voit-on pas pareillement la Pénitence de Loth semblablement organisée par Abraham (M. van Esbroeck, La pénitence de Loth auprès d'Abraham au site de l'église géorgienne de la Croix, in *Studi sull'Oriente Cristiano*, 5,1 [2001], p. 57-92). La littérature immense des commentaires de la Genèse dans la tradition orientale est à peine utilisée, ainsi que d'ailleurs même l'exégèse cappadocienne, où les recoupements ne sont pas si rares. Comme nous l'indiquions déjà en 1995, les rapprochements avec le milieu porteur de ces traditions a été particulièrement mis en valeur par le repérage dans la Parva Genesis ou Livre des Jubilés, d'un calendrier de 364 jours auquel se rattache même la chronologie de la Passion dans les évangiles; or, le combat d'Adam et Ève en éthiopien se rattache au même calendrier, et celui-ci refait surface en liaison avec la symbolique des heures de la prévarication d'Adam et des jours qui s'y rattachent, dans une sorte de rédemption cosmique de l'humanité dont Jésus est le mutant. Ces traces jadis bien repérées par A. Jaubert, La date de la Cène. Calendrier biblique et liturgie chrétienne (Paris, 1957), se font jour dans Caverne des Trésors et refont surface de manière active dans le petit *Traité* attribuée à Basile au milieu de V^e siècle à Jérusalem. (Un court traité pseudo-basilien de mouvance aaronite conservé en arménien, in *Le Muséon* 100, 1987, 385-395).

C'est dire que le milieu porteur à Jérusalem n'est pas rigoureusement hors d'atteinte. Il est évidemment un peu pervers de vouloir lire dans un livre ce qu'il ne prétend pas donner, mais les points de vue pris par les différents auteurs se ramènent à des confrontations de vocabulaire, de thèmes ou à l'exhumation de témoins intéressants, comme l'hymne développée de Yovhannes T'ulkuanc'i, qui en recueille poétiquement la moelle au XIII^e siècle (M. Stone 167-213). Le même auteur constate, et nous sommes entièrement d'accord avec lui, que le *cheirographe* de Col. 2,14 doit être lu en relation avec cette littérature adamique. Verra-t-on un jour à côté de l'anthropologie, une *adamologie* décrivant les méandres de la perception religieuse de l'humanité à la recherche de son unité perdue? L'ensemble des contributions ici rassemblées permet de l'espérer.

Michel van Esbroeck

Studia Nazianzenica 1, edita a Bernard Coulie (= Corpus Christianorum, Series Graeca 41, Corpus Nazianzenum 8), Turnhout – Leuven (Brepols) 2000, XI-291 pp., ISBN 2-503-40412-X, Eur 126

Sancti Gregorii Nazianzeni opera, Versio Iberica II, Orationes XV, XXIV, XIX, editae a Helene Metreveli et Ketevan Bezarachvili, Manana Dolakidze, Tsiala Kourtsikidze, Maia Matchavariani, Nino Melikichvili, Maia Rapava, Mzekala Chanidze (= Corpus Christianorum, Series Graeca 42, Corpus Nazianzenum 9), Turnhout – Leuven (Brepols) 2000, XI-223 pp., Eur 113

Les deux volumes du Corpus Nazianzenum parus en l'an 2000 confirment la haute qualification de la collection avec une série d'études particulièrement diversifiée. Dans le volume 8, Bernard Coulie a rassemblé les études de douze auteurs différents. J. Mossay analyse des extraits de l'homélie In Magnum Athanasium de Grégoire de Nazianze dans un codex de Turin du XV^e siècle, récemment restauré après l'incendie du 26 janvier 1904 (1-13). V. Somers examine la stichométrie des collections complètes des Discours de Grégoire de Nazianze. Quatre types de collections complètes possèdent les additions stichométriques et se répartissent dans 24 mss, presque tous du X^e-XI^e siècle. Les chiffres sont ventilés selon tous les paramètres, puis confrontés

aux versions géorgiennes et syriennes, en particulier la plus ancienne, celle de Paul de Chypre en 623-624, qui s'appuie sur des modèles grecs et ne les adapte pas à sa version syriaque (15-50). C. Macé et V. Somers s'occupent de quelques *adscripta* métriques des manuscrits de Grégoire de Nazianze sur la beauté et la contemplation du divin. Elles en éditent cinq d'après quatre manuscrits presque tous du X^e-XI^e siècles. Ces cris d'émerveillement appartiennent au genre littéraire de l'anthologie Palatine et d'autres recueils similaires, que les auteurs ont dûment identifiés. Ils témoignent de l'ardeur contemplative des copistes du X^e siècle byzantin (51-68). J. Nimmo-Smith s'occupe des scholies anciennes aux sermons de Grégoire. Il en édite ou reproduit 28 en les commentant, à partir de trois manuscrits, deux du X^e siècle et un du XI^e siècle. Puis il y ajoute un répertoire général des scholies en trois Tableaux, 246 scholies d'après la nomenclature de Piccolomini et les autres selon l'analyse donnée en 1940 par P. A. Bruckmayer d'après le cod. Theol. 74 de Vienne, distribués respectivement d'après l'ordre de 1940 et d'après les passages dans les Sermons (103-146). Sous le titre »Expliquer Homère par Homère«, K. Demoen étudie la manière dont le patriarche Nicéphore (806-815) a interprété l'œuvre de Grégoire de Nazianze dans le contexte de la controverse iconoclaste, et particulièrement les procédés philologiques auxquels il a recours (147-173). C. Detienne offre une mise au point sur l'état des travaux pour la tradition syriaque de Grégoire de Nazianze. Remarquant la mention des Questions et réponses de Grégoire et Basile dans le ms. de Londres Add. 12171, il remarque qu'il faut le confronter aux parallèles grecs CPG 3064-3080. Nous ajouterions aujourd'hui que la version géorgienne du mravalthavi montre qu'initialement il s'agit plutôt de Grégoire de Nysse (M. van Esbroeck, Un dialogue entre Basile et Grégoire conservé en géorgien, in *Christianskij Vostok*, tome 2 [VIII], N. S. [Moscou 2001], p. 56-101), et ultérieurement de Grégoire de Nazianze (175-183). B. Coulie, C. Macé, J. Mroz et J.-L. Simonet publient une homélie arménienne inédite sur l'Entrée du Christ à Jérusalem qui n'a pas de parallèle dans le Corpus grec (185-199). Le titre fait déjà problème. Son lemme est boiteux en arménien. Il a été rendu par *De Grégoire le Théologien, aux Égyptiens* sur l'arrivée du Seigneur à Jérusalem. Aux Égyptiens traduit *Յեզիպոս*. Nous avouons que nous avons sur ce texte une appréciation très différente. Nous croyons qu'il s'agit d'une homélie écrite en grec par Jean le Nicéote (505-512), qui fut un auteur prolifique dont les œuvres ont quasi disparus, mais dont au moins une a été sauvée en arménien (Le manifeste de Jean III le Nicéote en 505 dans le Livre des Lettres arménien, in *REA* 24, 1993, 27-46). Le titre signifie, croyons-nous, que Jean le Nicéote est en Égypte le nouveau Grégoire de Nazianze. Il serait trop long ici d'exposer toutes les raisons pour lesquelles nous pensons avoir à faire à un texte bien éloigné du style de Grégoire de Nazianze. J. Grand'Henry et L. Tuerlinckx font le point sur la version arabe des discours (201-226), et L. Tuerlinckx publie un apocryphe sur la sortie de l'âme après la mort d'après trois manuscrits. Ce genre littéraire relève évidemment du Corpus ephrémien (227-244). B. Coulie examine les traductions géorgiennes du discours I de Grégoire, avec les différences relatives dans les traductions d'Ephrem Mtsiré et d'Euthyme l'Hagiorite. Revenant à la méthode de G. Garitte, notre maître à tous, il donne une double version latine littérale de chaque traducteur, et en tire un éventail de caractéristiques propres à chacune de ces deux personnalités, qui ont traduit chacun un nombre énorme de textes (245-258). Maia Matchavariani examine les calligraphies particulières pour les Noms donnés au Christ dans l'Homélie II, et particulièrement dans le ms S-1696 de Tbilissi, copié au XI^e siècle (259-271). Enfin Biljana Tutorov, un peu en marge de l'histoire des textes, recherche le contexte des représentations iconographiques de Grégoire de Nazianze, aussi bien dans les fresques que dans les manuscrits (273-282).

On le voit, la moisson est polymorphe et riche à souhait. Le Corpus Nazianzenum devient un miroir de la chrétienté du premier millénaire, à l'est comme à l'ouest.

Le volume 9 de la même série continue de juxtaposer les traductions géorgiennes différentes

des originaux grecques identiques. Ici figurent les versions des discours 15, 24 et 19, qui font suite aux discours 1, 45, 44 et 41 selon une acolouthie préservée dans plusieurs manuscrits grecs. Ils concernent les Maccabées, saint Cyprien et Julien le collecteur d'impôts. La qualité du travail se mesure aux manuscrits utilisés: de la Version d'Euthyme l'Hagiorite dix manuscrits sont préservés, d'Éphrem Mtsiré huit manuscrits, de David Tbeli six manuscrits dont l'un des années 1030-1031. En plus de cela, il y a les traductions anciennes issues du Mravalthavi, la couche la plus archaïque des traductions géorgiennes, dont des fragments hanmeti et les palimpsestes attestent plus d'une fois l'antiquité jusqu'au VII^e siècle et encore plus tôt. L'homélie sur les Macchabées possède quatre témoins dans la version d'Euthyme, et six dans celle d'Éphrem (p. 2-61). Les traductions sont imprimées en vis-à-vis, ce qui permet une rapide confrontation des styles de traductions. L'âge des manuscrits témoigne que le style d'Ephrem s'est certainement substitué à celui d'Euthyme, devenu trop difficile pour les lecteurs du XII^e et XIII^e siècles. L'homélie sur saint Cyprien possède les six témoins de David Tbeli d'une part, et six autres témoins pour Éphrem Mtsiré (p. 64-153), et elles sont également imprimées face à face. Enfin l'homélie sur Julien le collecteur a cinq témoins dans le texte d'Euthyme, et cinq dans la version d'Éphrem (p. 156-223). L'agréable présentation vis-à-vis permet d'un coup d'œil mille constatations. Par exemple, l'usage de l'écriture autrement citée. Il est patent comme on le sait par ailleurs qu'Éphrem connaît la traduction d'Euthyme, mais essaye de coller davantage au grec. Au contraire, l'écart entre David Tbeli et Éphrem est beaucoup plus radical. L'achèvement de ce travail permettra à coup sûr de déterminer quel traducteur, quand il est inconnu, a travaillé sur un modèle grec. La perfection du travail offert montre un exemple remarquable de coopération scientifique, et atteste combien l'influence de Grégoire de Nazianze a été constante et forte à l'est de Byzance au sein d'une communion des églises plus grande qu'elle ne l'a été plus au sud. Nul doute que l'achèvement de l'œuvre contribuera à un Thesaurus géorgien axé sur le grec.

Michel van Esbroeck

Tanios Bou Mansour, *La théologie de Jacques de Saroug*, t. 2. Christologie, Trinité, Eschatologie, Méthode exégétique et théologique (= Bibliothèque de l'Université Saint-Esprit 40), Kaslik/Liban 2000, XII-485 pp., \$ 54

La première partie de cet ouvrage traitait de la Création, de l'Anthropologie, de l'Ecclésiologie et des Sacrements dans les œuvres de Jacques de Saroug, lesquelles sont loin d'être accessibles intégralement dans des traductions en langues orientales. Elle a paru en 1993 et nous en avons parlé ici même au t. 79 (1995), p. 244. On trouvait là les deux premiers chapitres sur l'être créé et l'Église et les sacrements. Le tome présent se situe dans la ligne dogmatique, comme le montre le sous-titre de l'ouvrage. Ce n'est pas sans intérêt que l'on constate qu'une bonne partie de l'ouvrage sert à décrire la méthode et les procédés par lesquels Jacques de Saroug accède à la compréhension de l'Écriture et à l'exposition du dogme. Les pages 315 à 465 consacrent le chapitre sixième à cette étude fondamentale. Il vaut la peine d'indiquer ici l'itinéraire suivi: pour la Christologie, qui constitue le chapitre III de l'ensemble des deux volumes, on a d'abord les Titres de Jésus (Parole, Fils de Dieu, Fils de l'homme, l'Unique, le Messie [royal, prophétique et sacerdotal]), le second Adam, le Seigneur, l'Emmanuel, le Médiateur, et quelques autres où l'on notera p. 483 »Enfant et Vieillard«, titre largement mis en scène dans les Actes d'André et Matthieu et fort bien illustré par de nombreux passages, avec toute la vigueur d'une théologie loin de la gnose. Le sous-titre p. 52 indique cependant »Enfant et Veilleur«, et de fait p. 58, les Veilleurs sont le point de mire de la